

Rendez-vous de l'histoire – Blois

10 au 13 octobre 2013

Cette année, la seizième édition des « Rendez-vous de l'Histoire » à Blois avait pour thématique : « La Guerre », thème extrêmement vaste et d'autant plus marquant que 2014 sera l'occasion de multiples commémorations autour de la Grande Guerre. Conférences dans des lieux prestigieux (au château de Blois), ateliers pédagogiques, visites, salon du livre et expositions variées ont marqué cette riche découverte que je tente de retracer dans ce compte-rendu.

Jeudi 10 octobre 2013 :

- 1) Visite de l'exposition « Combattre et subir », organisée par le Conseil Général du Loir-et-Cher et le Conseil Général de la Somme.

Présence de reproduction de dessin d'OTTO DIX.

- 2) Visite du château de Fougères sur Bièvre :

Atelier d'une durée de deux heures.

Atelier du patrimoine : « Temps de guerre, temps de paix », sur le site du Château de Fougères sur Bièvre
Avec Frédérique Courant, Patricia Ramos, Bernard Cosnet.

Petit château fort construit dans la seconde moitié du XV^{ème} siècle, après la guerre de cent ans, dans une plaine, au centre du village, il se démarque des autres châteaux du Val de Loire de l'époque par une construction sobre, assez éloignée de l'architecture typique de la Renaissance.

Les trois animateurs de cet atelier nous ont présenté le dossier pédagogique abordant la problématique de la vie au château (dossier de 14 pages). Ils nous ont expliqué que la configuration de ce petit château est un atout qui permet aux élèves de s'approprier complètement les lieux. A leur arrivée, il est remis un plan aux élèves, divisés en petits groupes et ils doivent effectuer une recherche en autonomie en parcourant les différentes pièces du château. Le dossier permet entre autres le rappel de termes essentiels : vocabulaire lié à l'architecture, vocabulaire de la seigneurie...

Dans le cadre du programme de seconde BAC PRO, la visite de ce lieu pourrait être envisagée avant la visite d'un lieu plus représentatif de la Renaissance (Amboise, Blois...) pour que les élèves appréhendent mieux l'évolution architecturale entre un bâtiment d'aspect plus médiéval et un château à l'architecture propre à la Renaissance.

Les trois intervenants nous ont également remis des informations concernant deux autres châteaux voisins de celui de Fougères sur Bièvre, à savoir celui de Talcy et celui de Châteaudun.

3) Visite de l'exposition « La mort de Staline » Bibliothèque de l'abbé Grégoire.

Diffusion d'un documentaire sur Staline et le régime communiste. Présence de reproduction de planches de la Bande dessinée.

« La mort de Staline », de Thierry Robin (2010) est une Bande Dessinée qui a été primée l'année passée au rendez-vous de l'histoire de Blois.

4) Atelier pro : « La vie, la guerre et tout autre chose... » à partir de « La vie et rien d'autre » de Bertrand Tavernier : Salle Capitulaire du Conseil Général.

Atelier d'une durée d'une heure trente. Avec Stéphane Auger, Philippe Couannault, Christine Lécureux.

Exploitation du film de Bertrand Tavernier :

L'atelier commence par la diffusion d'un extrait du film de Bertrand Tavernier : « La vie et rien d'autre », 1989. Il s'agit de la séquence finale, lecture de la lettre de Philippe Noiret, d'une durée de 3 minutes 50.

Le projet de Bertrand Tavernier était à la base une trilogie autour du thème des disparus de 1914-1918. Il n'a pu cependant aboutir complètement pour des raisons financières malgré le succès critique du film « Capitaine Conan ». Le film « La vie et rien d'autre », diffusé en 1989, s'inscrit dans le contexte de la commémoration du bicentenaire de la révolution française qui avait été l'occasion d'une problématique collective à l'époque, celle du devoir de mémoire.

Philippe Noiret incarne le personnage principal de « La vie et rien d'autre ». La fin est marquée par des couleurs bleutées, une brume de novembre que l'on peut mettre en relation avec l'uniforme bleu horizon des poilus. Cet épilogue est la lecture de la lettre de Philippe Noiret à Sabine Azéma (Personnage d'Irène). La musique (récompensée par un César) et la tonalité nous renvoient aux sentiments des deux personnages et à la pudeur de leur relation.

Le premier plan pose le cadre : l'action se déroule en 1922. Elle est marquée par la voix off du narrateur (Philippe Noiret) qui est retiré à la campagne (panoramique de champs). Il se caractérise par un décor naturel, végétal. Au fur et à mesure de la lecture de la lettre, il y a une transition marquée dans le paysage par les vagues de l'océan qui nous amène progressivement à New-York où se trouve le personnage incarné par Sabine Azéma (Irène). Le décor végétal, naturel est alors remplacé par un décor urbain, minéral (plantes intérieures dans un appartement bourgeois) qui marque une ellipse spatiale. L'opposition des personnages est aussi visible de par leur positionnement : Sabine Azéma est en position statique alors que Philippe Noiret est en mouvement. Le rapprochement se fait uniquement par les mouvements de zoom de caméra autour de Sabine Azéma. La lecture de la lettre est également marquée par le décompte macabre des victimes de la première guerre mondiale.

Un second extrait est présenté : celui de l'hôpital militaire et de l'enquête concernant les disparus de la première guerre mondiale. La scène commence avec la déambulation de Sabine Azéma dans les couloirs qui témoigne de l'enfermement de l'individu dans les méandres administratifs de l'époque. Comme dans la scène finale, il y a une obsession des chiffres, qu'il s'agisse du décompte des morts et des disparus ou des mesures anthropométriques. Cette scène est l'occasion de dresser un panorama des séquelles et blessures liées à la première guerre mondiale et pose le problème de la recherche de personnes disparues (Décalage entre la personne recherchée par Irène et celle qu'on lui présente qui n'a aucun point commun physique). La scène permet également d'insister sur le fait que l'on meure encore après la guerre (soldats gazés). Le ton est clinique, voir cynique avec le personnage du Commandant Médecin Mortier.

Autre scène exploitée, celle du maire qui témoigne de la volonté de commémorer à la fin de la première guerre mondiale, jusqu'à l'absurde puisqu'il n'y a aucun mort dans le village en question. On retrouve ce questionnement de la commémoration des morts de la première guerre mondiale dans le livre de Duneton Claude, « Le monument » (2004), qui pose la question des débats communaux, cantonaux, voir nationaux dans le choix du lieu, de l'esthétique des monuments servant des symboliques diverses : le rappel du sacrifice des jeunes générations, le souvenir, la célébration de la victoire et des poilus, l'allégorie de la république victorieuse, la dimension religieuse, le deuil et la tristesse...

Littérature : du témoignage aux fictions

On a constaté que les soldats – auteurs ou non – écrivaient avec pour but de dire l'indicible sur le moment. La première guerre mondiale a ensuite été reprise par différentes générations d'auteurs qu'il s'agisse d'écrivains français ou allemands.

Genevoix Maurice, « La mort de près », 1972.

Genevoix Maurice, « Ceux de 14 », 1949. Dans ces deux ouvrages, il relate son expérience de la guerre, de la blessure (il est lui-même blessé en 1915). On retrouve dans ces écrits les expressions du commandant médecin Mortier dans le film de Bertrand Tavernier.

Barbusse Henri, « Le feu », 1916.

Barthas Louis, « Les carnets de guerre », 1977.

Remarque Erich Maria, « A l'ouest, rien de nouveau », 1929.

Japrisot Sébastien, « Un long dimanche de fiançailles », 1991, qui analyse la problématique des disparus, comme dans le film de Bertrand Tavernier. On retrouve les couleurs bleutées de la scène finale de « La vie et rien d'autre » dans le film de Jeunet « Un long dimanche de fiançailles » mais avec un parti pris plus esthétisant.

Dugain Marc, « La chambre des officiers », 1998, qui évoque la thématique des gueules cassées. On retrouve les aspects cliniques du film de Bertrand Tavernier avec le médecin Mortier, cependant avec davantage de compassion à l'égard des soldats blessés.

Alice Ferney, « Dans la guerre », 2003, qui évoque la place de la femme à l'arrière. Cet écrit actuel rend aussi compte du pacifisme des années 1930.

En bande dessinée, on peut citer :

« Parole de poilus », collectif d'auteurs, Soleil, 2006.

Tardi, « C'était la guerre des tranchées », 1993 et Varlot soldat », 1999.

Le Naour Yves et Lirusso Mauro, « Le soldat inconnu vivant », 2012.

Vendredi 11 octobre 2013 :

- 1) Table ronde : « Aux origines de la Grande Guerre : vérités officielles et controverses historiographiques » Salle des conférences, Château Royal de Blois. Durée 1 heure 30.

Avec Robert Frank, Michel Guieu, Gerd Krumeich, Vincent Laniol.

Le débat sur les origines de la Grande Guerre n'est pas un débat récent, il a même commencé avant le début de la première guerre mondiale car aucun des pays à l'époque ne veut apparaître comme celui à l'origine du conflit.

Les documents diplomatiques (livres de couleurs en fonction des pays) sont l'occasion pour chacune des puissances de démontrer qu'ils se sont engagés dans une « guerre juste » et de se présenter comme un pays agressé, le problème étant les omissions, les libertés prises, voire la falsification de certains de ces documents (exemple avec le livre blanc allemand qui met en avant par exemple la responsabilité russe dans l'escalade qui a entraîné le déclenchement du conflit).

Lors de la conférence, est évoqué tout particulièrement l'article 231 du traité de Versailles qui jeta l'opprobre sur la toute nouvelle République de Weimar, obligée de reconnaître la culpabilité allemande dans la première guerre mondiale. Cet article était à l'origine une demande plutôt anglo-américaine faisant suite aux pré-négociations d'octobre 1918, il est aussi la volonté issue d'une opinion publique surchauffée en Grande-Bretagne et en France par une culture de guerre qui espère de lourdes compensations et réparations. Ainsi fut retenue la phrase de Clémenceau à la délégation diplomatique allemande à Versailles : « L'heure du lourd règlement de compte est venu ». Les articles dits « infâmes » (articles 227 et 231) empêchent ipso facto tout rapprochement entre la France et l'Allemagne, explique le développement du mouvement nazi et la politique d'apaisement de la Grande-Bretagne dans les années 1930.

Pierre Renouvin, agrégé d'Histoire en 1912, est blessé au chemin des Dames. Avec Camille Bloch, il participe à l'étude de ces documents diplomatiques qui sont disponibles en 40 volumes sur Gallica. Chargé de cours à la Sorbonne sur les origines de la guerre, il est à l'origine de la fondation de la revue de la première guerre mondiale en 1923. En conclusion, Pierre Renouvin établit la responsabilité de l'Allemagne mais il nuance cette affirmation en montrant le rôle des autres pays belligérants comme l'Autriche-Hongrie, la Russie, la Grande-Bretagne et la France. Il a aussi mis en avant la problématique d'une opinion publique accoutumée à l'idée d'une guerre à venir et d'un consentement général. L'énorme recherche des historiens des années 1920 demeure encore tout à fait d'actualité car peu de nouveaux textes ont été mis à jour depuis cette période.

2) Atelier : « Rire et s'instruire : Fiction et Histoire font-elles forcément bon ménage ? »

Université, avec Anne Pouget. Atelier d'une heure.

Anne Pouget est un auteur de roman historique dans la littérature de jeunesse et en même temps, une essayiste sur l'époque médiévale, destiné à un public adulte.

Les romans historiques sont souvent décriés par les historiens et jugés comme étant de la « paralittérature » ou « sous-littérature ». L'histoire n'est que le décorum, elle y est souvent simplifiée, parfois même à l'excès. Il y a donc une opposition entre *l'Histoire* qui présente des faits certifiés, vérifiés et vérifiables, qui se caractérise donc par son objectivité et le *Roman* qui est une narration de faits inventés dans le but de distraire un lecteur qui se caractérise donc par sa subjectivité. Un roman historique est un panachage de ces deux aspects. Il faut donc éviter certains écueils : l'Histoire ne doit pas être une trame ou une excuse à la narration, l'Histoire objective doit garder une fiabilité dans les faits même si l'on y trouve des personnages fictifs.

En ce qui concerne la littérature de jeunesse, un constat se fait : l'attrait du jeune public pour la bande dessinée qui paraît de prime abord d'un accès plus facile, cependant, elle demande une compréhension certaine avec les ellipses chronologiques inévitables entre les vignettes. L'écriture de roman historique pour un jeune public nécessite une simplification, en particulier dans le vocabulaire : il faut savoir « doser » la présence de mots nouveaux ou compliqués en fonction de l'âge de destination de ces écrits, sachant qu'avant d'être entre les mains des lecteurs, le roman va passer par de nombreux filtres liés à l'éditeur.

Voici des romans d'Anne Pouget :

« Les brumes de Mont Faucon » : roman historique sur la persécution des juifs pendant le moyen-âge (sous Saint Louis)

« Quelle époque opaque » : petit roman fondé sur les jeux de mots évoquant la légende de Merlin et celle de Titivilus (saint patron des moines copistes)

« Les derniers jours de Pompéi » sur l'extermination des animaux dans les jeux du cirque...

3) Présentation d'ouvrage : « KLG : journal de Buchenwald (1943-1945) ou le journal inédit d'un déporté » Par Olivier Lalieu, Université. (1 heure)

Présentation en présence d'un journaliste du *Point* et de deux membres de la famille du déporté (Hoen).

Il s'agit d'un ouvrage réalisé à Buchenwald par un déporté qui se trouvait dans un bloc des invalides, chargé de la distribution des colis pour les prisonniers. Il disposait d'un petit local dans lequel il a écrit « ses petits cahiers ». Ce journal n'a pas été édité dans l'immédiat après-guerre malgré les tentatives de l'auteur qui est mort en 1949.

Soldat lors de la première guerre mondiale, il est blessé et travaille dans l'entre-deux-guerres dans le domaine de l'aviation (réparateur d'hélices). Sans intégrer un réseau, il aide pendant la seconde guerre mondiale à faire passer des personnes. Dénoncé, il est arrêté et transféré à Compiègne. Il commence alors la rédaction d'un reportage lors de son emprisonnement. Il continue ensuite ces écrits après son arrivée à Buchenwald.

En 2008, à la demande de la petite-fille du déporté, Monsieur Laliou reçoit ce manuscrit. Dans un premier temps, il s'agit pour lui de vérifier l'authenticité du journal. Il précise le caractère exceptionnel de ce document qui est découvert 70 ans après les événements, la particularité de ce texte étant qu'il s'agit d'un reportage vécu et écrit sans distanciation, sans analyse différée.

L'auteur y décrit le système concentrationnaire et évoque les relations entre les prisonniers qui vont à l'encontre de notre vision actuelle de la déportation avec l'idée d'un groupe unique, uni. Dans les camps, les rapports entre les prisonniers selon leur nationalité sont des rapports de force qui s'inscrivent dans une volonté de survie. Dans son reportage, le déporté se fait aussi la voix des autres prisonniers et il rend compte des informations qui lui sont données. Certaines pages sont parfois très dures car il y a une liberté de ton propre à l'auteur.

- 4) Table ronde : « La bande dessinée support pédagogique » Avec Peggy Derder, Cécile Loret, Vincent Marie, Krist Mirror. ESPE, une heure.

La grande guerre dans la Bande dessinée :

- ⇒ « Enseigner la souffrance et la mort » sur la bande dessinée de TARDI par Vincent Marie au CRDP.

La bande dessinée est un support qui n'est pas facile à aborder en classe. Elle est souvent utilisée comme simple illustration et non pas pour elle-même.

Premier constat : l'œuvre de TARDI n'est pas un témoignage de la grande guerre mais une reconstruction et une représentation de la grande guerre. Dans « c'était la guerre des tranchées », il s'agit du vécu des gueules cassées à travers l'histoire de son grand-père que lui a raconté sa grand-mère. Il y a donc une retransmission avec un décalage. Il a ensuite raconté l'histoire de son père lors de la seconde guerre mondiale (Stalag 13)

C'est un tableau qui met à mal la notion de patriotisme, une vision profondément antimilitariste.

On peut étudier la grande guerre à travers d'autres auteurs :

- Bécassine et la Grande Guerre
- Les pieds Nickelés s'en vont en guerre.
- Il y a aussi des réappropriations plus récentes par exemple dans la BD Valerian où l'on aperçoit un vaisseau spatial dans les tranchées.

La bande dessinée et l'immigration.

Exposition « Des histoires dessinées, d'ici et ailleurs » : exposition du 16 octobre 2013 au 27 avril 2014 (Musée de l'histoire et de l'immigration)

Site : www.histoire-immigration.fr/programmation/expositions

Album : un siècle de bande dessinée et d'immigration 1913-2013.

Il s'agit d'itinéraires personnels d'auteurs, entre autres :

- « The four immigrants manga » de Kiyama (il s'agit d'un récit d'un japonais aux Etats-Unis entre 1904 et 1924.)
- « Sudor Sudaca » ('sueurs de métèques') de José Munoz et Carlos Sampayo qui évoque la question du déracinement de la diaspora argentine en Espagne.
- « Terre d'accueil » d'Alessandro Tota qui est l'évocation dans un choix esthétique naïf de son arrivée en France.
- « Un étranger à Tanger » de Faustin Titi et Eyoum Ngangué (Bande dessinée qui adopte le point de vue camerounais alors qu'il se retrouve bloqué à Tanger)...

Autre site : celui du dessinateur et bédéiste Krist Mirror

www.kkristmirror.com

En raison de ses origines, il a beaucoup travaillé sur la population tsigane pendant la seconde guerre mondiale.

Samedi 12 octobre 2013 :

- 1) Atelier : Les médias dans la grande guerre.

Avec Patrick Eveno, Loïc Joffredo. ESPE, une heure quinze.

Dans le cadre de la mission du centenaire, des dates de commémoration sont fixées en 2014 : du 21 au 28 juin, le 2 août, le 12 septembre, le 11 novembre...

Le but est de faire comprendre aux élèves la résonance de cet événement. Pour cela, il y a eu la création d'un outil pour les enseignants qui ne concerne pas seulement une approche historique. C'est une approche pédagogique pluridisciplinaire qui touche aussi bien le français, le sport, les arts appliqués, l'histoire des arts... (Voir aussi atelier « La cicatrice », « Six textes, six dates »)

CLEMI : pour l'éducation aux Médias.

A paraître en 2014 : « Les médias en guerre »

Lors de la grande guerre, le pluriel employé pour désigner les médias est abusif car à l'époque, un seul média domine : la presse écrite depuis 1880 qui s'explique par la loi sur la liberté de la presse ainsi que par l'alphabétisation des français, liée aux Lois FERRY. Il faut aussi tenir des progrès techniques industriels (rotatives).

En 1914, on compte plus de 7000 titres de presse en France ce qui témoigne de la puissance de ce média. A côté, on note l'apparition du cinéma (1895) qui devient pendant la guerre de plus en plus important et la photographie de presse qui apporte une dimension nouvelle dans les journaux à partir de 1905.

Il faut d'abord distinguer le journaliste en temps de paix qui enquête et rend compte de ce qui se passe. Le positionnement en temps de guerre est différent car l'armée et les militaires ont un poids sur la diffusion de l'information qui devient un enjeu considérable, d'autant plus que la première guerre mondiale est le premier conflit total qui nécessite la mobilisation de l'économie, des corps et des esprits. L'information est un enjeu pour les dirigeants comme pour l'armée. Il y a donc un risque d'instrumentalisation des médias pour essayer de « manipuler l'opinion » ou du moins d'avoir un soutien sans faille de la population.

5 Août 1914 : Le maréchal Joffre obtient le vote d'une loi qui réprime toute indiscretion de la presse en temps de guerre, se basant sur une fausse information datant de la Guerre de 1870 selon laquelle, grâce à la presse de l'époque, les allemands auraient eu connaissance des mouvements des troupes françaises. Cette loi est aussi une demande des corps de presse eux-mêmes qui ne veulent pas qu'on leur reproche par la suite quoi que ce soit. L'information est donc produite par les communiqués de l'état major.

Ainsi, on trouve des « coupes » dans certaines pages de journaux, voire même des articles au contenu plus que contestable (exemple dans le *Matin* : article sur les cosaques à 5 étapes de Berlin ou dans le *Petit Parisien* : article sur le Kaiser malade). C'est aussi à cette époque qu'apparaît le principe des « journalistes embarqués » comme Albert Londres, même si l'armée française se montre assez réticente à ce propos.

Il est à souligner qu'il n'existe pas encore une « déontologie du journalisme » telle que nous la concevons. Les journalistes français sont d'abord français et participent à une guerre patriotique qui nécessite une mobilisation nationale unanime et on constate une très forte cohésion de la presse en ce sens (seul cas divergent : *Le Bonnet Rouge*). Ainsi, même un journaliste comme Gustave Hervé, connu avant guerre pour ses positionnements antimilitaristes inscrit son journal dans cette tendance patriotique.

La presse subit aussi de pleins fouets les difficultés de cette guerre et va pâtir du manque de journalistes et d'ouvriers (mobilisés au front) et des difficultés d'approvisionnement (papier provenant en grande majorité de Finlande). Il y a donc une réduction de la pagination, une réduction des formats et une nouvelle publicité apparaît, destinée aux poilus pour que les gens à l'arrière achètent des colis pour les soldats.

Sous contrôle de l'armée, se développent en parallèle à cette presse, des journaux du front réalisés par les poilus : « le poilu sans poil », « l'écho des ravins », « la mitraille »... Ces feuilles permettent aux soldats de parler de leur quotidien. Ce sont des journaux à faible tirage mais il en existe plusieurs centaines. On peut les retrouver sur le site de la BDIC. On dispose aussi sur le site de la BNF GALLICA des principaux quotidiens nationaux en ligne (jusqu'en 1940) et pour les journaux régionaux, locaux, ils sont disponibles aux archives départementales. (Voir *le Populaire du Centre* à la BFM de Limoges).

2) Atelier : « Six dates, six fois, six textes : comment dire la guerre de 1914-1918 ? »

Avec Olivier Barbarant, Alexandre Lafon. Salle Conseil général. 1 h 15.

Dans le cadre du centenaire de la guerre, création du site :

<http://centenaire.org.fr/espace-pedagogique/pistes-pedagogiques/six-dates-six-textes>

Il s'agit d'un travail interdisciplinaire associant Lettres, Histoires, Arts Appliqués, Histoire des Arts et langue vivante.

Autour de 6 repères chronologiques, le site propose six textes associés.

- Août 1914 : mobilisation entre enthousiasme et résignation
- 1914 : à l'épreuve du feu, premières désillusions
- 1915-1916 : guerre des tranchées, traumatismes
- 1916-1917 : perte de sens, mutineries
- Novembre 1918 : fin de la guerre, silence.
- Après 1919 : inadaptation, reconstruction, transmission.

Pour chacune de ces dates, il s'agit de mélanger les genres littéraires. On peut prendre un groupement de textes par date ou au contraire un texte par date.

Ainsi pour la première date (Août 1914 : mobilisation entre enthousiasme et résignation) on trouve :

- Apollinaire, « La petite auto », Calligrammes.
- Dorgelès, « Les croix de bois » (Incipit).
- Delteil, « Les Poilus », chapitre 2, pages 40-44.
- Martin du Gard, « Les Thibault », Tome 2, été 1914, pages 42-45.
- Aragon, « La guerre et ce qui s'en suivit » (Roman inachevé, 1956).
- Jean Echenoz, « 14 », chapitre 2, pages 18-24 (2012)

On peut citer des textes complémentaires :

- Remarque, « A l'ouest, rien de nouveau » pages 88-92
- Gaudé, « Gris », acte sud, livre de poche, pages 163-166.
- Giono, « le Grand troupeau ».

Documents iconographiques :

« Le corps mutilé » Autoportrait en soldat de Kirchner.

« Le corps pulvérisé », Otto Dix.

« C'était la guerre des tranchées », Tardi.

Documents sonores :

Ravel, « concerto pour la main gauche ».

3) Atelier : « les enseignants dans la Grande Guerre »

Avec Jean-François Chanet, Hubert Tison. ESPE, 1 h 15.

Avant la Grande Guerre, les hommes politiques surtout à droite se montrent inquiets face aux propos pacifistes, voire antimilitaristes. Pourtant, des exemples comme Gustave Hervé se rallient à la guerre à la mort de Jaurès (« première victime de la guerre »)

L'atelier s'organise en plusieurs points d'entrée basé sur un dossier documentaire :

- Mobilisation de l'école avec les sociétés d'instruction militaire :

Albert Bourzac, « les bataillons scolaires 1880-1891, l'éducation militaire à l'école républicaine », Paris, L'harmattan, 2004.

Philippe Marchand, « Les petits soldats de demain : les bataillons scolaires dans les départements du Nord, 1882-1892 », revue du Nord « Maîtres et Ecoles dans le Nord de la France à l'époque contemporaine », Tome XVII, n°266, juillet-septembre 1985, pages 769-803.

L'éducation militaire avant 1914 se caractérise entre autres par l'organisation de championnats nationaux de tirs.

- Désorganisation de l'école qui s'explique par la forte mobilisation des instituteurs et la baisse de fréquentation des élèves : absentéisme des enfants pendant la saison des moissons.
- Perte importantes du monde des instituteurs avec 8000 tués sur 30000 mobilisés.

Monument de Laon, en hommage aux trois instituteurs de l'Aisne, fusillés par les allemands en 1870-1871. Groupe sculpté, détruit en 1917 qui sera reconstruit et inauguré en 1929 avec en plus l'hommage aux 120 instituteurs de l'Aisne et aux 80 de l'école normale, disparus lors de la première guerre mondiale.

Il existe un monument similaire à Charleville aux 106 instituteurs ardennais.

Parmi les nombreuses victimes, on peut citer Louis Pergaud (1882-1915) : ancien élève de l'école normale de Besançon et auteur de « La guerre des boutons »

- Ecole solidaire avec la prise en charge des orphelins de guerre.

Norman Rockwell « Help the fatherless Children of France », carte postale de 1917. (Reprise de la couverture de Life du 22 novembre 1917.)

Olivier Faron, « Les enfants du deuil, orphelins et pupilles de la nation (1914-1941) », Paris, la découverte, 2001, page 65.

- Continuité du service avec le remplacement des hommes et l'accentuation de la féminisation par les intérimaires de guerre.
- L'enseignement pendant la guerre avec l'exemple du certificat d'étude.

Corinne Cerbelaud.